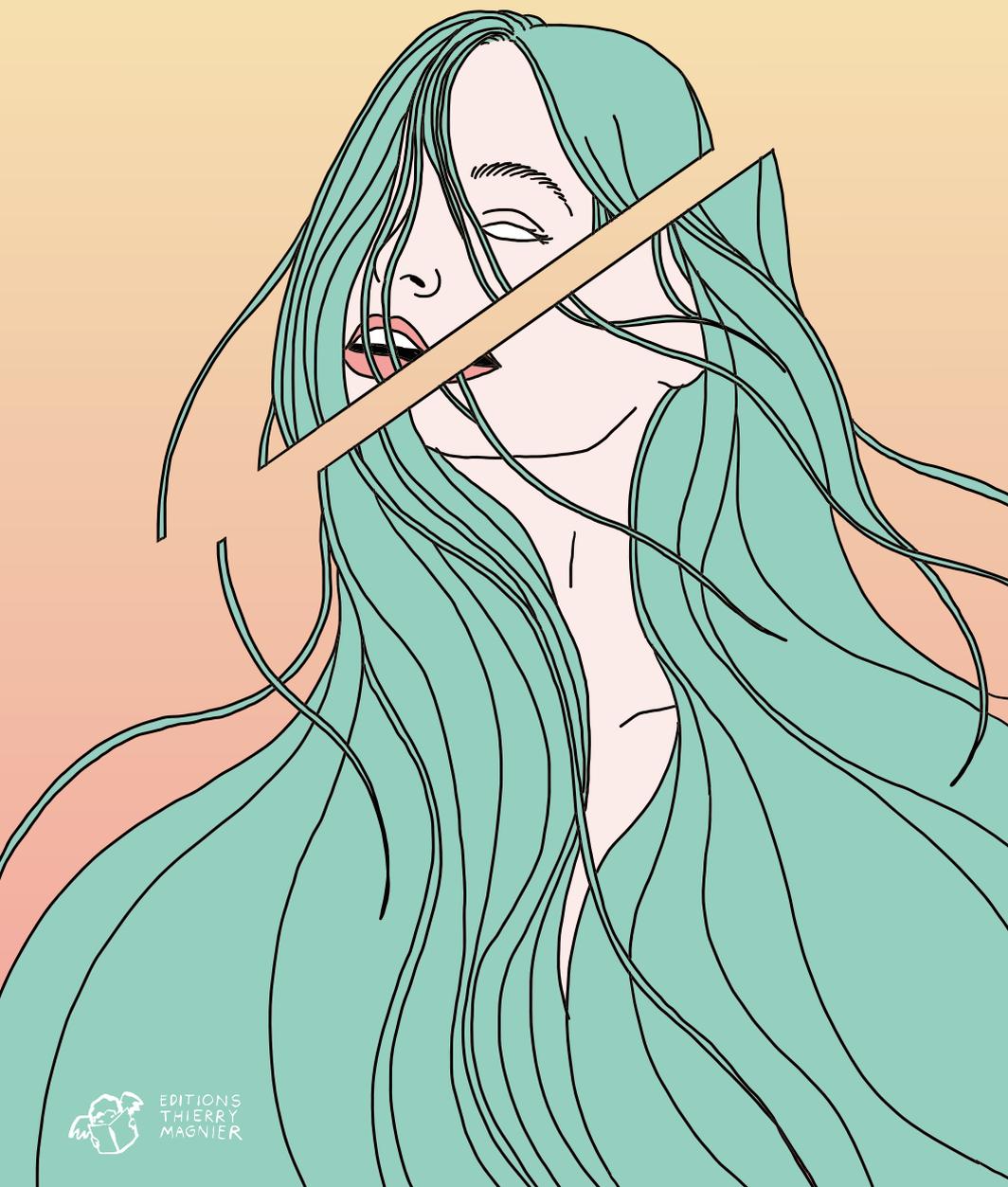


Maureen Desmailles

LA CANDIDATE



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

C'était comme un film.

Je me suis dit ça quand je l'ai vu. C'est comme un film.

Un conte de fées.

Ophélie a dix-sept ans quand un homme l'arrête dans la foule d'une boîte de nuit. Elle le reconnaît tout de suite : c'est Mass, Massimo, célèbre candidat d'une émission de télé-réalité qu'elle regarde tous les jours avec Maelys, *ma meilleure amie, l'amour de ma vie*.

Tout bascule alors et, du Nord de la France, où elle a grandi, aux tournages sur les plages d'Ibiza, Ophélie entame un long chemin vers la transformation, pour les caméras, pour Massimo, mais surtout pour elle-même.

Après *La Chasse*, Maureen Desmailles signe son deuxième roman. L'histoire d'une noyade et d'une renaissance, puissante et magnifique.

LA CANDIDATE

MAUREEN DESMAILLES

Maureen Desmailles est née à Amiens. Une fois le bac obtenu, elle déménage à Paris pour étudier à la fac, puis enseigne la théorie du cinéma et l'analyse filmique. Elle renoue avec la fiction après sa thèse et met aujourd'hui ses recherches sur les enjeux politiques des représentations au service de romans. À part sa passion pour les télé-réalités de *dating*, le rappeur Booba et les vampires d'Anne Rice, c'est donc quelqu'un de très sérieux.

Aux Éditions Thierry Magnier :
La Chasse, coll. L'Ardeur, 2023

© Éditions Thierry Magnier, 2024
ISBN 979-10-352-0807-3

Éditrice : Charline Vanderpoorte
Assistante d'édition : Juliette Gaillard
Illustration de couverture : Anna Wanda Gogusey @ Le Crime
Maquette de couverture et intérieure : Amandine Chambosse

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Maureen Desmailles

LA CANDIDATE



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

You'll have to stop the world just to stop the feeling.
Chappell Roan, *Good Luck, Babe!*, 2024

A sculpted doll, yet she's moving.
Joyce Carol Oates, *Blonde*, 2000

PROLOGUE

Le fantôme descend du bus.

Il porte une veste de costume sur un jean droit, un t-shirt blanc et des baskets, rien de fou, ces baskets, des Reebok à bandes vertes, semelles jaunies par le temps, cuir clair noirci par la terre. Le fantôme tourne la tête, à gauche, à droite, son portable affiche un trajet Google Maps, le GPS n'est pas activé car le fantôme n'aime pas qu'on sache où il est. Une grimace d'hésitation, il baisse ses lunettes de soleil, repousse les mèches brunes qui lui tombent sur le front, ses sourcils froncés sont deux lignes dures dans la rondeur du reste, la bouche, les joues, et le nez, un peu grand. Le fantôme opte pour la gauche, marche. La rue est bordée d'arbres dociles et de panneaux publicitaires, une ouverture à droite vers le parking d'un primeur, « Kioui fruits légumes fleurs fromages », des silhouettes et des caddies, odeurs de gaz, de pot d'échappement.

Dainville, banlieue pavillonnaire d'Arras (62).

Une ville que personne ne filme.

Le fantôme mâche un chewing-gum, cassis, menthe, fraîcheur. Un gros casque audio lui serre la tête, le son est texturé, vibrant, des chansons qu'il n'avait jamais écoutées avant de venir la chercher : *Moon River* par Audrey Hepburn, *Put the Blame on Mame* par Rita Hayworth, *My Heart Belongs to Daddy* par Marilyn Monroe. C'est étrange d'errer dans Dainville, banlieue pavillonnaire d'Arras (62) avec des actrices hollywoodiennes mortes dans les oreilles. Il n'y a rien de glamour ici, rien qui ressemble à Los Angeles, rien de la démesure et des paillettes, habillement, maquillage, coiffure, MOTEUR, ÇA TOURNE, ACTION, rien non plus des villas d'Ibiza ou de Saint-Martin. Le fantôme zoome sur son plan, tourne à un angle, un autre, encore un, des pavillons rouges de part et d'autre de la route et, plus haut, un ciel sans nuage, un décor d'été. Le fantôme s'arrête car il s'est trompé, fait demi-tour, court, traverse la rue dans l'autre sens. Un klaxon déchire le vide, une voiture pile. Le fantôme désigne son casque, s'excuse :

- Pardon, je ne vous avais pas entendu.

Dans les oreilles, Marilyn :

« My name is

Lolita

And I'm not supposed to

Play

With boys ! »

Devant chaque maison, une allée goudronnée mène à un garage. Les pavillons sont bordés de haies au cordeau, de fleurs, jardinières sages, couleurs tranquilles, normal, tout est normal, même la maison devant laquelle s'arrête le fantôme, tout au bout de la rue, à l'angle : bâtisse sans relief, un étage, probablement une cave avec des cartons de jouets oubliés, des toiles d'araignées. Les stores baissés barrent la vue au rez-de-chaussée. À l'étage, les voilages sont tirés mais une silhouette observe le fantôme derrière le tissu comme derrière un écran, *j'avais croisé des fantômes déjà, tu ne m'as pas fait peur.*

Le fantôme sourit.

La voici, donc. L'évaporée. La disparue.

Le fantôme sonne à la porte.

La disparue ouvre.

Dans le couloir, odeurs sèches, argile, plâtre et, derrière, qui prennent les poumons, violettes, lys, géraniums, magnolias, roses, citronniers, pensées, tulipes, oiseaux de paradis. Plus de fleurs que dans un cimetière.

- Tu as mis du temps, dit la disparue.

- Mais je suis là.

- Tu veux entrer ?

- Oui.

La disparue s'écarte.

Le fantôme avance.

Et tout commence.

AVANT

LE PRINCE

C'était comme un film.

Je me suis dit ça quand je l'ai vu. C'est comme un film.

Un conte de fées.

Ophélie rencontre Le Prince en boîte un soir de galère. C'est le 1^{er} janvier 2016 à Cannes, elle a perdu Maelys et Jordan dans la cohue, odeurs de peaux, colère, fatigue, nausée. Le gars la hèle à hauteur des carrés VIP alors qu'elle remonte la marée des corps vers la sortie, elle n'entend pas car la musique est trop forte, il court, un jaguar, elle sursaute quand il la touche, *je l'ai reconnu tout de suite*. Il dit :

- Je t'ai vue danser tout à l'heure.

Puis, comme elle ne répond pas :

- Viens, en lui prenant la main.

Ils montent un escalier, longent une balustrade qui domine la piste de danse jusqu'à un ensemble de banquettes et de fauteuils capitonnés, *j'ai reconnu Sofia*,

Nathan, John et une brune en robe courte qui bondit et hurle :

- T'étais où ?

Le Prince tique, la repousse :

- C'est bon, Chloé, me casse pas les couilles.

La gorge de la fille frémit, ses cheveux ondulent.

- Tu fais chier, putain.

Elle bouscule Ophélie, disparaît près du bar. Le Prince rit :

- Madre mia, les problèmes.

Il pointe un coin de banquette :

- Assieds-toi là.

Mon cœur cognait. Le Prince remplit une coupe de champagne, la tend à Ophélie, elle refuse. Dans le vacarme de la musique :

- Tu sais qui je suis ?

Maelys, face à la télé, la semaine dernière : « Il est si gaulé, ça me dégoûte. »

- Mass. Massimo. De la télé.

- Tu regardes l'émission ?

- Tous les jours.

- C'est qui tes candidats préférés ?

- Sofia.

- C'est tout ?

- Et toi.

Il se rapproche, satisfait.

- T'es venue pour le Nouvel An ?

- Oui.

- Moi aussi.

Quelque chose passe sur son visage, un sourire qui visse Ophélie à ses yeux, le vert chaud, les éclats roux, à *combien de filles avait-il adressé ce sourire déjà, comment calculait-il quand le lâcher pour qu'il fasse mouche ?*

- T'as un prénom, carina ?

- Ophélie.

- Et tu as quel âge ?

- Vingt et un ans.

Sourire-verrou.

- T'es sûre ?

J'ai rougi, avoué :

- Dix-sept ans.

Massimo se mord la joue. Un stroboscope accroche le parasol dans son verre.

- Dix-huit dans longtemps ?

- En mars.

- Ça va, alors.

Il touche la joue d'Ophélie, *je me sentais bête, et en même temps, Massimo, tu sais, il regarde les filles d'une certaine façon, il joue.* Il dit, contre son cou :

- J'ai très envie de t'embrasser, carina.

Ophélie s'humecte les lèvres, Massimo s'approche, la cajole, l'aspire, odeurs de fleurs, d'iris. Elle pose une main sur son cou. Il l'embrasse, elle le boit.

*

On a dit de moi, plus tard, la meuf était personne, une micheto, elle a chopé Mass pour percer mais elle en a rien à foutre de lui, c'est pour la fame, c'est pour la thune.

La vérité, c'est que Massimo était mon premier copain.

Le premier, probablement le dernier.

Je ne l'avais jamais dit, tiens.

Même lui, je crois, il ne le sait pas.

*

Sur la piste, la bouche du Prince, *de Massimo*, explore chaque centimètre carré du cou, de la mâchoire, des pommettes d'Ophélie. Ils dansent, tous leurs mouvements sont des battements de cœur, et puis la tempête : Chloé se jette sur eux, la musique étouffe le bruit de la gifle, Massimo la chope par le poignet, l'entraîne à l'écart, Ophélie se retrouve seule, perdue, *l'impression d'un sort qui se brise*. Elle cherche la banquette où elle a laissé ses affaires, où sont ses potes, où est-ce qu'elle va dormir, Massimo l'intercepte dans les escaliers :

– Tu veux rentrer ?

Elle hoche la tête, il l'embrasse, encore, il dit :

– Attends-moi, j'arrive.

Je suis restée pour la simplicité de ce qu'il promettait contre la galère de ce qui m'attendait si je partais toute seule : ne pas réussir à joindre Maelys et son mec, ne jamais retrouver la voiture, se ruiner dans un taxi pour rejoindre le camping

ou trouver une gare, un McDo ouvert 24/24, n'importe quoi pour attendre les bus du matin sans dormir dehors, *j'avais déjà fait ce genre de choses, je n'avais plus le courage.* Massimo revient avec leurs affaires, il prend Ophélie par la taille, lui prête sa veste pendant qu'ils attendent un chauffeur. Dans le Uber, Ophélie se laisse happer par les lumières cannoises, les braises sur la mer. Massimo dit :

– On n'est plus en couple avec Chloé, on s'est séparés le mois dernier.

Ophélie est saoule, elle colle son front à la vitre, la fraîcheur enfin, elle répond :

– C'est pas mes affaires.

Je pensais que c'était juste comme ça, qu'on ne se reverrait pas.

Massimo rit.

– Je t'aime bien, toi.

Puis :

– C'est quoi ton nom déjà ?

– Ophélie.

– Ah oui. Ophélina.

'Ophélina'. Ça a commencé là.

*

« Tu peux pas partir comme ça. »

Ophélie émerge en fin de matinée, elle a soif, elle sent la transpiration. Un corps lourd ronfle à côté d'elle, la

chambre est plongée dans une pénombre de chapelle, *la douceur des draps, ce n'était pas normal*. Ophélie se lève avec la migraine, trouve son portable au pied du lit, quatorze appels en absence de Maelys, *une connerie*, douze DM, 2h27 : « On t'a perdue, t'es où ? », 2h34 : « Meuf putain réponds au tel », 2h39 : « Tu saoules en fait », 2h42 : « Bon on se tire » « Demain on prend la route à 7h » « Jordan veut pas partir en retard je te préviens », 6h28 : « Putain mais tu fais quoi en fait ? », 7h14 : « Le mec du camping nous vire » « Si tu donnes signe de vie on te prend à Cannes en passant », 8h23 : « Meuf t'es où tu me fais peur », 8h47 : « J'ai négo avec Jordan on t'attend jusqu'à 10h dans un café je t'envoie l'adresse », *j'avais fait une grosse connerie*. Ophélie checke l'heure : 11 h23. Elle appelle Maelys, messagerie, elle raccroche, écrit :

« Je suis désolée je viens de me réveiller vous êtes partis ?? »

Elle cherche ses affaires, sa robe, ses chaussures, elle a toujours ses sous-vêtements mais porte un t-shirt trop grand, qui ne lui appartient pas. Massimo bougonne dans un demi-sommeil :

- Qu'est-ce que tu fous ?
- Je me tire, je dois retrouver ma copine.
- Il est quelle heure ?
- 11 h30. T'as vu mon sac ?
- J'en sais rien, sur le canapé peut-être.

Il se tourne dans les draps, se redresse, Ophélie s'habille, trouve son sac, son portefeuille, ouvre la porte, une notification, Jordan, un vocal qui résonne dans tout le couloir de l'hôtel :

« Mange tes morts, je suis sur la route, tu te démerdes. »

Ophélie flanche, s'appuie au chambranle, *ça m'a pris comme une terreur, pas encore, s'il vous plaît, pas l'abandon, pas là.*

- Wow, carina, il t'arrive quoi ?

Ses bras, avant que je touche le sol. Le dos contre le mur, les jambes grises, Ophélie a chaud, elle inspire de grandes goulées d'air qu'elle n'expire pas, Massimo l'allonge :

- C'est tout, c'est rien.

Les pieds en l'air.

- Tout va bien, t'inquiète.

Il pose une main sur son ventre :

- Souffle.

Il a soufflé avec moi, les joues gonflées, un poisson.

Les contours de la pièce reviennent et, avec eux, la fatigue, la faim. Massimo lui caresse le front. Au loin, le bruit léger d'une voiture, le cri d'une mouette.

- Ça va mieux ? demande-t-il après un temps.

Ophélie hoche la tête, essaie de se redresser, voit flou.

- Va doucement, dit Massimo.

- Je suis désolée.

- T'as soif ?

- Oui.

Massimo revient avec une bouteille de Badoit, il aide Ophélie à boire, elle claque des dents, elle se rend compte qu'elle pleure. Il fronçe les sourcils :

- Ça va pas du tout, carina, il faut te reposer.

- Je dois rentrer.

- Rentrer où ?

- Chez moi.

- Chez toi où ça ?

- À Arras.

- À Arras ? Tu déconnes, c'est à l'autre bout de la France. Non, d'abord tu vas boire de l'eau, ensuite tu vas prendre une douche, et tu vas manger aussi. Ça fait combien de temps que t'as rien avalé ?

Ophélie renifle, *est-ce qu'il se souvenait de mon prénom ?*

- Hier.

- Hier quand ?

Elle tousse.

- Hier midi. Je dois rentrer.

- Sinon quoi ?

Sinon rien, personne ne m'attendait. Ophélie réajuste sa robe car on voit la naissance de ses seins, le plat du sternum dessous, *j'étais maigre, une momie*, elle croise les bras sur sa poitrine. Massimo touche son épaule :

- Je sais pas ce qui se passe dans ta vie, mais tu peux pas partir comme ça. C'est dangereux.

Peut-être qu'il ne savait plus mon prénom mais il était gentil, doux, inquiet. Ophélie secoue la tête, épuisée, elle répète :

- Je dois rentrer.

Massimo la relève, la serre contre lui, son t-shirt sent le sommeil, la peau propre. Il murmure :

- J'appelle la cuisine pour qu'ils nous montent un truc à manger et on avise. OK ? Ophélie ?

L'effet que ça m'a fait, de l'entendre dire mon nom. Ophélie abdique, Massimo la berce, elle se souvient qu'il appelait sa Prétendante « carina » dans les épisodes de la semaine dernière, une fille plus jeune que lui, timide. Elle n'avait pas tenu longtemps.

*

J'avais dix-sept ans.

Tout l'après-midi, la tendresse de Massimo agit comme un pansement. Il fait couler à Ophélie un bain dans lequel il jette les échantillons de sels offerts par l'hôtel, parfums de fleurs, de guimauve, il appelle Sofia pour savoir si elle peut prêter une culotte, des baskets, elle débarque avec un sac de fringues et des tampons, « au cas où tu en aurais besoin ». Ophélie ne sait pas comment dire merci. *C'était délirant, tous ces gens que je voyais à la télé soudain normaux, réels*, ils soignent et s'intéressent, ils posent des

questions. Sofia fume sur la terrasse, chevilles croisées, nuque droite. Elle dit :

– C’est des sacrés enfoirés, tes potes, non ?

Ça m’a fait du bien. Ça m’a évité de le dire moi-même.

Massimo sort de la douche, serviette autour de la taille, torse offert. Il fait du charme, voix grave, chaude, *la même que celle de la télé mais pas celle du matin, quand il m’avait consolée*, Sofia lui jette un t-shirt : « Va t’habiller au lieu de faire la princesse », il rit. Ensuite, le petit déjeuner : jus pressés, toasts au saumon, croissants, œufs brouillés, tout arrive sur un chariot argenté, *on aurait dit La Belle et la Bête*. Ophélie mange avec envie, Sofia part en fin d’après-midi, elle demande s’ils pensent les rejoindre, elle et les autres, ce soir, dans un autre club, ailleurs, Massimo reste évasif, il regarde Ophélie, *j’ai rougi*. Sofia étreint Ophélie avant de partir, sa peau a la texture d’une crème :

– Prends soin de toi, ma bichette.

Massimo s’allonge sur le lit, il tapote la place à côté de lui, il dit :

– Viens.

Ophélie le rejoint, *j’avais dix-sept ans et lui vingt-cinq*. Il la laisse se blottir dans le creux de son épaule, il consulte les horaires des trains :

– On va te ramener chez toi.

Il sort sa carte bleue, *j’ai protesté, il a insisté*. Ensuite, ses mains sont sur son ventre, sa tête, ses cuisses, *les draps, un champ de coton*, Ophélie soupire, leurs corps couinent,

collent, des bruits bizarres, et puis une grande fatigue. Vers 20 heures, il annule sa soirée, *j'avais dix-sept ans*, il dit :

– T'as envie de quoi ?

Ophélie sort de la douche et s'enroule dans le peignoir qu'il lui tend, *il était si différent de la télé, des réseaux*, pas un jaguar mais un très grand chat, les gestes calmes, sûrs, le corps souple, *il me regardait comme si j'étais toute sa vie*. Il commande des sushis, ils mangent sur la terrasse, soleil couchant, la mer scintille au loin. Massimo prend Ophélie en photo quand elle croque dans un maki, il passe un bras autour de son cou pour un selfie lumineux, heureux :

– Ça me fera un souvenir.

Ils se couchent devant un film, un deuxième. Ophélie somnole, *j'avais dix-sept ans*, Massimo éteint la lumière, il caresse son épaule, son dos :

– J'ai pas envie que tu partes, carina.

– Moi non plus.

J'avais dix-sept ans, ce n'était qu'un jeu, je me disais demain ce sera fini, demain il n'y aura plus rien.

PETIT CŒUR

Je ne sais pas comment il m'a retrouvée.

*

Maelys attend Ophélie à la gare d'Arras. La tête basse, elle admet :

– J'ai déconné, je suis désolée.

Ophélie l'étreint :

– Moi aussi.

Maelys se frotte les yeux :

– Je te paie un Whopper pour me faire pardonner.

C'était ma meilleure amie, vraiment, l'amour de ma vie.

Les gouttes de pluie frappent le pare-brise du bus et éclatent en grosses flaques grasses, l'essuie-glace grince, une plainte dans la buée. Ophélie frotte la fenêtre avec sa manche, *j'avais faim, je me sentais creuse.*

- T'as rien dit à Angèle ? demande-t-elle une fois à table.

- Non.

- Et ta mère ?

- Je lui ai dit qu'on t'avait déposée chez toi direct en arrivant.

Une femme approche et quémante de la monnaie dans un français approximatif, un homme en costume mange un muffin à la table voisine, sa chemise est tachée.

- T'as dormi où du coup ? reprend Maelys.

Je ne voulais pas lui dire mais le sang qui chauffe, jusqu'aux oreilles, la langue qui brûle. La culpabilité qui chiffonne le visage de Maelys laisse place à de la curiosité. Elle se penche, avec un rictus :

- T'as rencontré un mec ?

Oui.

- Pas vraiment.

- Comment ça, pas vraiment ?

La voix, perçante, comme un sifflement de bouilloire.

- T'as rencontré un gars ou pas ?

- Oui.

- Mais non ! Trop bien !

- C'est pas important, murmure Ophélie.

Bien sûr que si.

- Tu déconnes ou quoi ? Comment il s'appelle ?

J'aurais dû mentir.

- C'est Mass.

Mais je voulais qu'elle sache, et en même temps, non.
Maelys marque un temps, sa mâchoire ralentit, elle avale ses frites, passe sa langue sur ses dents.

- Mass ?
- Massimo.
- Le Prince ?
- Le Prince.

Un silence, si dense, un silence de catastrophe. Maelys recule la poitrine, elle est coincée par le dossier de la banquette, elle ne peut pas s'éloigner davantage.

- Tu déconnes ?

Son visage est une pierre, avec un sourire, mais une pierre.

- Non.

L'amour de ma vie.

- C'est ouf. Vous avez fait quoi ?

Elle a demandé pour que je le dise, pas pour l'entendre.

- On a bu, on a dansé.
- Il est vieux, nan ?
- Ça va.
- Vous avez baisé ?

Le gars à la chemise lève la tête, fixe Ophélie, *ça m'a serrée.*

- Parle moins fort.
- Quoi ? T'es gênée ? se moque Maelys.
- Non, mais parle moins fort.
- Ça va, c'est bon. Vous avez baisé ou pas ?

- Oui.

Le rire de Maelys déraile. Elle répète, plus bas, vaincue :

- C'est ouf.

Ophélie empile les plateaux, les gobelets de milkshake, *ça me semblait urgent, d'un seul coup, il fallait faire quelque chose, me remplir les mains.*

- C'était bien ? siffle Maelys.

Le gars à la chemise trace des lignes avec les miettes de son muffin. Le sang fourmille dans les doigts d'Ophélie, dans les genoux, dans les cuisses collées au lycra du collant, à la robe en viscosse, un bruit de soie quand elle bouge pour décroiser les jambes, *le même froissement que les draps.*

- Oui.

Maelys tape dans ses mains.

- Raconte !

Non.

- Meuf, Mas-si-mo. Raconte.

- Il était gentil.

Maelys pouffe.

- Gentil ?

- Oui.

- T'as joué ?

Non.

- Oui.

Le sourire de Maelys fond dans un haussement de sourcils, *ça m'a plu, j'avoue, de lui faire croire ça.* Maelys

déchire une serviette en papier, les joues rougies, les cheveux froissés, comme on perd une course. Le sel et le gras du burger luisent sur ses lèvres. Elle rassemble les bouts de serviette pour les faire glisser dans sa paume. Ils sont minuscules, un tas de cendres.

- Vous allez vous revoir ? demande-t-elle.

Ophélie baisse la tête, voûtée, rétrécie.

- Je sais pas.

Elle empile les plateaux, Maelys remet son manteau.

- J'espère que tu te fais pas d'idées.

L'amour de ma vie. Ma meilleure amie.

- T'étais juste sa première pouffe de l'année.

*

Ophélie secoue le tapis de bain par la fenêtre. Les gants en silicone laissent une poudre sèche sur les doigts, elle les retire pour attraper son portable, et là : « @ma_rzi a commencé à vous suivre », *j'ai dû m'asseoir*. Sur le profil, le ✓ bleu de la certification et les sept cent quatre-vingt mille abonnés, le dernier post est une terrasse cannoise, le champagne dans les seaux à glace, des plateaux de fruits de mer, Chloé, la main sur le torse de Massimo, elle l'embrasse sur la joue. Ophélie s'enfonce dans son canapé, genoux sous le menton. Le relief de sa colonne hérissé son dos, ses épaules sont pointues, l'os du poignet, *trop maigre, je me trouvais trop maigre*. Elle scrolle le profil

de Massimo, sa story, elle se figure cette image *stupide mais réconfortante* : lui, seul, au fond du lit immense de la chambre-coton, épluchant toutes les Ophélie d'Instagram ou de Snapchat pour remonter jusqu'à elle, satisfait de l'avoir débusquée.

Le soir, il like une photo prise avec Maelys, Ophélie face à l'objectif, Maelys à sa gauche, un bras autour de ses épaules, la bouche grande ouverte, comme pour l'engloutir. Et puis, douze minutes plus tard, un selfie posté il y a quarante-six semaines.

Vers 23 heures, elle réagit à une story par un émoji qui rigole, une vidéo avec Sofia dans un appart, elle et Mass s'apprêtent à sortir, ils attrapent un fou rire.

À 2 heures du matin, il like l'émoji, il écrit :

« comment tu va carina ? »

J'espère que tu te fais pas d'idées.

« Ça va et toi ? »

Contre le ventre d'Ophélie, un doudou, la Bratz blonde de ses dix ans, *le seul cadeau de ma mère*. Massimo répond :

« ca va » « bien rentrer ? »

« Ouais » « Merci encore »

« pas de quoi carina » « j'allais pas te laisser dormir dehors »

Sa première pouffe de l'année.

« Ça veut dire quoi carina ? » risque-t-elle.

Les points qui volent, qui disent quelqu'un est là, quelqu'un sait que tu existes.

« cest mon père qui appelait ma mère comme ca »
« ca veut dire petit cœur »

Mon premier copain.

*

Des nuits, des jours entiers.

« Tu fais quoi » « Tu vas où » « Envoie une photo », et ça devient ce jeu de photographier ou filmer tout et n'importe quoi, les lieux, les assiettes, les gens soudain figés dans leurs mouvements, et de rire car, dans les galeries des portables d'Ophélie et de Massimo, tous ces inconnus ressemblent soudain à des pantins, des petits gobelins grimaçants. Les premiers messages arrivent vers 11 heures, *il écrivait, je répondais, c'était dans ce sens.* Ophélie se tient prête car elle est en pause à ce moment de la journée, le Kiabi de la ZAC d'Arras est désert, elle y bosse comme vendeuse intérimaire depuis trois semaines, *j'avais arrêté l'école après le collège, personne ne m'aimait là-bas à part Maé, j'en prenais plein la gueule parce que j'étais la seule fille de la classe techno et parce que je sortais en boîte à la frontière.* Elle allume une cigarette devant l'entrée du magasin, le cou tassé dans une doudoune, elle scrolle ses réseaux, piétine, le message de Massimo arrive quand elle ne s'y attend plus. Les mots du matin sont évasifs, brouillés par le réveil, la gueule de bois, la soif, ils s'éclairent une fois qu'il a bu du café. Il envoie des photos de ses plats,